

## Utilité de la prudence

Deux cents et quelques moutons enfermés dans l'enceinte qu'on leur avait préparée à une demi-lieue de la ferme, jouissaient des purs délices de la sécurité. Les chiens chargés de les garder étaient plongés dans un profond sommeil ; le berger même, assis à l'ombre d'un ormeau, apprenait à d'autres bergers du voisinage les rondes qu'il avait entendu chanter.

Pressé par une faim dévorante, un loup quelque dangereux que fussent pour lui ces parages, vint par les fentes de l'enceinte reconnaître l'état du troupeau. Un jeune mouton tout inexpérimenté parce qu'il n'avait jamais rien vu, entra en conversation avec lui.

« Que venez-vous chercher ici ? dit-il au glouton.

- L'herbe est tendre et fleurie, lui répond le loup, vous savez que si quelque chose est doux, c'est de paître dans une verte prairie, tout émaillée de fleurs fraîches écloses, et d'aller boire dans un clair ruisseau. J'ai trouvé ici l'un et l'autre. Que faut-il davantage ? J'aime la philosophie qui enseigne à se contenter de peu.
- Qu'entends-je ! repartit le mouton. Quoi ! Vous ne mangez pas la chair des animaux ? Cependant, suivant tous les on-dit que j'ai entendus, vous et vos pareils, vous êtes accusés de n'aimer aucune autre nourriture.
- Nous ! Manger des chairs palpitantes ! s'écria le loup. Rien n'est plus faux ! Nous broutons les mêmes herbes que vous et nous y trouvons une pâture suffisante.
- Par ce que vous me dites, reprit l'étourdi, oubliant les sages conseils qu'on lui avait donnés, je m'aperçois qu'on vous a calomniés, vous et les vôtres ; vivons donc comme frères et paissions ensemble. »

À ces mots, il sortit du parc et alla dans la prairie, mais il ne se fut pas plus tôt éloigné de quatre-vingts pas, que le sobre philosophe le mit en pièces et le dévora.

Défiez-vous des prétendues bonnes gens qui se vantent eux-mêmes ; ne vous laissez pas prendre à leurs paroles, toutes belles qu'elles soient, jugez-en plutôt par leurs actions.